



“DESCENDRE À LA RENCONTRE DE DIEU”¹

(Justice, paix et respect de la création et l’oblation monastique)

*Marcelo Barros*²

« Êtes-vous à la recherche de ce qui est le plus haut? Voulez-vous atteindre le plus élevé? Baisser votre regard parce que les réalités élevées se trouvent dans les lieux les plus bas » (Lao-Tsé). Il est bon de rappeler que ces paroles ont été dites à des moines. La tradition chrétienne raconte que, au quatrième siècle, saint Athanase demanda à saint Pacôme : « Est-ce que la sainte communauté de moines continue de donner du bon fruit? » Pacôme répondit : « L’Église entière produit du bon fruit. Nous sommes tout juste des personnes laïques, sans importance »³.

Ce récit remonte à l’origine du monachisme chrétien. Depuis lors, « beaucoup d’eau a coulé sous les ponts ». Il serait très difficile de donner la même réponse à cette question aujourd’hui. Au cours des siècles les monastères ont été considérés comme des lieux de haute spécialisation spirituelle. Aujourd’hui, plusieurs monastères d’hommes de la Confédération bénédictine souhaitent retourner au caractère laïque originel de la vocation monastique, mais les oblates et les oblats sont davantage à même de représenter cette tendance moins institutionnelle du monachisme, grâce à leur plus grande liberté et à leur « légèreté », sans toutefois renoncer au caractère radical de la vocation consacrée. Ce que je propose ici n’a de sens que si l’on prend comme point de départ l’ecclésiologie post-Vatican II. Avant ce tournant, la mentalité en vigueur dans l’Église était celle des instituts de « perfection ». Dans la période de transition qui permit de sortir de cette mentalité, le décret conciliaire traitant de la vie religieuse portait encore l’appellation : *Perfectae Caritatis*. Quand je suis entré au monastère, le Concile venait à peine de commencer (1962) et, à ce moment-là, cette théologie était encore en vogue. Tout baptisé est appelé à vivre selon les commandements. Les Religieux sont les personnes qui, au-delà des commandements, ont pour vocation propre de vivre « les conseils évangéliques ». Cette distinction avait pour effet de distinguer deux classes de chrétiens: les « simples chrétiens », personnes laïques qui vivent un christianisme élémentaire et de base, et les religieux et les moines et les moniales qui constituent une catégorie spécialisée, comme si ces dernières personnes étaient davantage chrétiennes que le commun des chrétiens. Cette image perdue chez plusieurs catholiques, à tout le moins, au Brésil.

Ce type de théologie et de spiritualité découle d’une ecclésiologie de l’Église-Chrétienté qui séparait l’Église du monde, le séculier du régulier (c’est-à-dire, ceux qui vivent une règle religieuse), le profane du sacré⁴. La personne laïque (d’un mot grec qui désignait à l’origine l’appartenance au peuple consacré -



laos) en arriva à désigner une personne extérieure à ce peuple, ou un non experte dans un domaine particulier.

Le Concile Vatican II, dans la Constitution *Lumen Gentium*, dépasse une telle théologie, en définissant l'Église comme le « Peuple de Dieu ». Il rétablit la dignité et l'importance du baptême et il insiste sur le sacerdoce royal et commun de tout baptisé. Je pense qu'aujourd'hui aucun théologien et aucun exégète ne parlerait d' « instituts de perfection », ni ne distinguerait entre les commandements et les conseils évangéliques, comme s'il y avait deux différentes classes de chrétiens. Beaucoup d'ambiguïté persiste encore de nos jours à cause d'un certain langage théologique qui évolue lentement et il est compréhensible que ce processus de changement de conception de la vie soit lent. On ne change pas aussi vite d'un modèle de pensée que l'on change de vêtements.

Dans l'encyclique *Christifideles Laici*, le Pape John Paul II a écrit: « L'ecclésiologie de communion est le concept central et fondamental dans les documents de ce Concile » (Cf. n. 19). Le Synode Romain de 1985 avait affirmé que, dans le second millénaire, l'Église catholique n'avait pas accordé une valeur suffisante à cette *ecclésiologie de communion*. Nous pouvons dire la même aussi à propos du monachisme qui, comme toute l'Église, a vécu sa vocation dans un contexte culturel de Chrétienté. Si la compréhension que nous avons de l'Église et de la foi est celle de la Chrétienté, notre monachisme sera du type classique du Moyen-Âge et de l'Âge moderne. Dans les faits, une différence majeure continuera d'exister entre les moines et les oblats et entre les moines ordonnés et les moines non ordonnés, tout comme la différence entre les moines (la part la plus importante du monachisme) et les sœurs (subordonnées au monachisme mâle). Par contre, si le modèle utilisé est celui de Vatican II, basé sur l'ecclésiologie de l'Église locale comme sacrement et manifestation de l'Église universelle, alors les moines et les laïques se devront de redéfinir leur vocation à la vie consacrée dans une approche plus dialogique et complémentaire. Conscient que cette vision n'a pas encore été mise en pratique de façon manifeste, j'invite toutes les personnes à réfléchir à la vocation des oblats en partant de cette ecclésiologie et à approfondir la mission commune des moines et des oblats du point de vue de la proposition conciliaire de justice, de paix et de respect de la création.

1. Proposition conciliaire et oecuménique

Déjà en 1933, Dietrich Bonhoeffer, pasteur luthérien et martyr du nazisme, avait proposé un Conseil qui devait réunir pasteurs et chrétiens de toutes les Églises chrétiennes avec l'objectif de consacrer l'Église à la cause de la paix, de la justice et du respect de la création. En 1983, le Conseil mondial des Églises reprit ce projet et commença à parler d'un processus conciliaire, une voie de dialogue et d'engagement qui impliquerait toutes les communautés; on



évoqua même de la possibilité d'un Concile ou d'une véritable rencontre œcuménique qui aurait réuni les Églises pour réaliser cette mission commune.

La situation internationale témoigne de l'urgence d'un nouvel ordre mondial qui puisse garantir la paix, la justice et une relation différente entre l'humanité et la nature. La question devient « pourquoi cela devrait-il être une mission prioritaire pour les Églises chrétiennes »? Toutes les personnes croyantes engagées à la suite de Jésus sont d'accord pour affirmer que nous ne pouvons pas demeurer indifférents au fait que la réalité actuelle du monde dépende en grande partie de l'influence des Églises chrétiennes et, en particulier, de l'Église catholique. Quand Georges Bush a déclaré la guerre à l'Irak, plusieurs chrétiens de l'Amérique du Nord affirmèrent que, si toutes les Églises chrétiennes avaient affirmé clairement que la guerre n'avait rien à faire avec la foi chrétienne, il aurait été plus difficile pour le président de justifier cette guerre auprès de sa population.

Les gens de l'Amérique latine et les Africains ne peuvent pas oublier que l'Église catholique s'est installée sur leurs continents avec les conquérants. En Amérique latine, à chaque fois que des personnes de couleur ou que des Indiens étaient emprisonnés et soumis à l'esclavage, elles étaient identifiées par un fer à marquer portant les initiales de leur propriétaire, cela pendant qu'un prêtre les baptisait.

Nous ne pouvons pas demeurer indifférents à ce qu'a écrit Giuseppe Saramago aux participants du Forum social du Tiers-monde : « Nous allons toujours mourir de quelque chose, mais nous avons perdu, depuis longtemps, le compte des êtres humains qui sont morts dans les pires situations que les être humains ont été à même d'inventer. Une de ces situations, la plus criminelle, celle qui offense le plus la raison la plus élémentaire, est que depuis le début des temps et des civilisations on ait donné le mandat de tuer au nom de Dieu »⁵.

Depuis les années 1950, des scientifiques européens et nord américains ont critiqué le fait que, dans les derniers siècles, l'Église ait favorisé une approche théologique qui a renforcé la vision des humains comme souverain de l'univers, avec le droit de disposer de la nature en fonction de leur seul vouloir. Selon ces penseurs, la crise écologique à laquelle fait face notre monde actuel aurait pour une de ses causes le concept biblique chrétien qui décrit les êtres humains comme régisseurs de l'univers et qui leur confère le pouvoir de dominer la terre, de l'explorer et de la détruire, au lieu d'avoir en rapport à elle « un rapport animé par l'amour »⁶.

De toute évidence, aucun exégète biblique sérieux n'interprète des textes tel *Genèse* 1, 26-28 dans cette direction, mais nous ne pouvons pas nier que, au cours des siècles, nous chrétiens, nous ayons fait l'erreur de ne pas porter l'attention nécessaire à la création, contrairement à d'autres religions qui ont



su comment enseigner à leurs fidèles l'amour et le respect pour tous les êtres vivants.

Dans les années 90, un groupe de professeurs de l'Université de San Paolo a mené une recherche sur les attitudes guerrières des religions. Cette recherche montra que, tout au long de l'histoire de l'humanité, la religion qui s'est le plus impliquée dans des guerres a été la religion chrétienne. Je sais que plusieurs catholiques et que même des évêques n'étaient pas d'accord avec ce que Jean-Paul II appela la « purification de la mémoire ». Pendant la Quatrième conférence de l'épiscopat de l'Amérique latine (CELAM) qui se tint à Santo Domingo (1992), quelques évêques proposèrent que le document final reconnaisse de manière explicite le fait que l'Église avait été négligente, voire même complice concernant l'esclavage dans les périodes coloniales. Plusieurs évêques, qui disposaient d'une autorité dans le processus de décision, n'approuvèrent pas l'idée que l'épiscopat dût reconnaître que l'Église ait commis quelconque type d'erreur dans le passé colonial de l'Amérique latine. Ils furent surpris quand le Pape arriva pour célébrer l'Eucharistie qui commémorait les 500 dernières années (1492-1992) et quand, de sa propre initiative, au nom de l'Église, il demanda pardon aux Noirs et aux Indiens du continent. Quand, à l'âge de 18 ans, j'entrai au Monastère de Olinda, une des choses qui m'impressionnèrent le plus était le vieux bâtiment du chapitre du monastère. Au centre, il y a une pierre sur laquelle les moines, chaque jeudi soir, s'agenouillaient et demandaient pardon pour leur erreurs mineures et leurs fautes. Sur la pierre était transcrit un verset tiré du livre des Proverbes dans la version de la Vulgate : « Les justes sont ceux qui s'accusent eux-mêmes les premiers ». Je compris alors que la reconnaissance de nos propres erreurs et, comme il est écrit dans le chapitre sept de la Règle, que de « marcher dans le chemin de l'humilité » est le meilleur moyen de vivre le vœu de conversion de vie. Aujourd'hui, cette reconnaissance de la responsabilité permet à l'Église à comprendre l'engagement pour la paix, pour la justice et pour le respect de la création comme une dette importante chrétienne envers l'humanité.

2. Engagement conciliaire et spiritualité monastique

Au cours du 4^{ème} siècle, le monachisme chrétien a fait son apparition en opposition au monde de l'Empire, mais aussi en réaction à l'Église de la Chrétienté, dans un temps où elle était en consolidation. Au cours de l'histoire, pour un certain temps, les monastères représentèrent un lieu prophétique qui incita les Églises à se réapproprier leur vocation évangélique. Peu à peu, l'Église de la Chrétienté cléricalisa le monachisme, mais les monastères étaient toujours en mesure de préserver une partie de leur spiritualité première. Aussi quand l'Église provoqua les Croisades et que l'Inquisition condamna les hérétiques, les moines eurent une participation moindre dans cette histoire que les autres ordres religieux. Plusieurs monastères essayèrent de devenir des lieux de paix et de justice.



Parmi les instruments des bonnes œuvres avec lesquels les moines doivent travailler dans cet atelier qu'est le monastère, le chapitre 4 de la *Règle* de Benoît propose d'aimer la paix et de chercher la paix avec tous les êtres humaines. En fait, le mot que l'on trouve le plus souvent à l'entrée des monastères est *PAX*. Et une des invocations de la prière de profession que le supérieur chante après avoir reçu les vœux finaux des moines consiste à demander à Dieu qu'ils soient enracinés dans la paix.

Malgré cela, je pense que nous devons reconnaître que, à plusieurs occasions, nos monastères n'ont pas développé au cours de l'histoire une spiritualité approfondie de la paix, en particulier si nous considérons la paix comme le fruit de la justice et de la solidarité. Ceci s'explique par le fait que, même à l'intérieur de l'Église, une théologie plus articulée et plus spirituelle de la paix ne fit son apparition qu'après 1963 avec l'encyclique *Pacem in terris* de Jean XIII. À ce moment-là, le mouvement *Pax Christi* était né et le dialogue interreligieux nous apporta une nouvelle compréhension plus profonde du message de Mahatma Gandhi et, à l'intérieur même du christianisme, avec le message du Docteur Martin Luther King. Moi-même, qui ai travaillé pendant huit ans au secrétariat de l'archidiocèse pour l'œcuménisme à Recife, j'ai pu constater comment ce prophète de la paix a réussi à incorporer dans sa spiritualité personnelle et ecclésiale la proposition de paix, de justice et de respect de la création.

Je crois que cette nouvelle approche spirituelle a pris racine dans les monastères en parallèle avec leur engagement dans l'œcuménisme. À tout le moins en Europe, plusieurs monastères ont une histoire d'implication dans l'œcuménisme et d'ouverture envers les chrétiens des autres Églises. Depuis 1925, le Monastère de Chevetogne s'est impliqué en particulier dans le dialogue avec les Églises d'Orient. D'autres monastères sont des centres de rencontres pour des commissions du Conseil mondial des Églises ou ils sont des modèles de dialogue et de communion avec des chrétiens de la communion anglicane et des autres confessions. Dans les années 60, plusieurs moines européens, tels Bede Griffith, Henri le Saux, Cornelius Tollens et d'autres, s'engagèrent dans des expériences profondes en lien avec l'Hindouisme. Au Brésil, entre les années 1960 et 1970, Don Timoteo Amoroso Anastaso, alors Abbé du Monastère de Baia, approfondit une relation d'amitié et de lien spirituels avec les communautés de Candomblé, une religion afro-brésilienne qu'il a définie comme profondément monastique. Je ne sais pas jusqu'où des oblats furent impliqués dans cette expérience. Peut-être que nous, moines, nous n'avons pas su comment créer des approches profondes et efficaces pour partager les richesses spirituelles que nous vivons avec les frères et les sœurs qui nous accompagnent en tant que personnes laïques.



3. Monachisme et défis du monde d'aujourd'hui

En 1973 Woody Allen fit un film intitulé « Sleeper ». Ce film raconte l'histoire d'un homme qui souffre d'une maladie mentale incurable. Il est congelé et dans le contenant de glace dans lequel il hiberne il y a une petite affiche sur laquelle il est écrit : « Quand l'humanité trouvera un traitement pour cette maladie, réveillez-moi ». Dans le XX^e siècle, des scientifiques dégèlent l'individu et le soignent. L'homme se réveille et il a peur de voir le monde qu'il va découvrir parce qu'il croit n'avoir dormi que pendant huit heures. Je ne veux pas dire que c'est ce qui se produit dans notre monachisme, mais je connais quelques cas de jeunes à la recherche de monastères qui ont eu l'impression qu'ils étaient entrés dans la machine à faire le temps de Walt Disney. Une de mes amies moniales, après avoir vécu trente années dans un monastère sans jamais mettre les pieds à l'extérieur, sortit pour vivre à d'autres personnes dans une maison. Elle ne savait pas comment utiliser de l'argent parce qu'elle n'avait pas de balise pour comparer les prix. Ceci n'arrive pas à des oblats qui sont les membres de la famille bénédictine dans le monde. Engagés dans le monde, vous pouvez aider vos frères moines et vos sœurs moniales à vivre leur vocation monastique en dialogue avec l'humanité.

Les personnes qui connaissent nos monastères savent que, en général, les communautés de moines et de moniales vivent aujourd'hui un nouveau *kairos*, un temps nouveau de la grâce de Dieu, en vue de redécouvrir l'essentiel de leur foi et le noyau fondamental de leur vocation. Il est important d'écouter à nouveau ce que l'Ange de l'Apocalypse dit à l'Église d'Éphèse, très observante et bien organisée, mais qui a perdu « la ferveur de son premier amour » : « Souviens-toi donc d'où tu es tombé : repens-toi [...] Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises » (Ap 2,5)

À ses origines, le monachisme chrétien est apparu comme un mouvement prophétique à un tournant dans la vie d'une Église qui était devenue très accommodante. Au début du XX^e siècle, le monachisme ne doit pas donner au monde et à l'Église le témoignage d'être une arrière-garde ecclésiastique, de regrouper dans les monastères tout ce qu'il y a de plus conservateur et de plus accommodant dans l'Église et dans le monde en ce temps-ci de l'histoire. Pour que le monachisme puisse retrouver l'intuition de ses origines prophétiques, je crois qu'il faut prendre en compte certaines caractéristiques et certaines règles qui ont toujours appartenues à la vie monastique et qui devenues encore plus pertinentes aujourd'hui :

- vivre le monachisme comme une vocation commune à toute personne qui cherche Dieu et qui désire l'intimité avec Lui. Au Moyen Âge, l'Abbé Saint Étienne de Muret écrivait : « Toute personne qui cherche l'unité intérieure est un moine ou une moniale »⁷. Raimond Panikkar redécouvre cette dimension de la profession monastique présente chez toute personne qui cherche l'unification intérieure et la simplicité⁸. En ce sens, l'oblation et la profession monastique partagent un même



fondement, soit la reprise du baptême, et elles appellent l'Église à une conversion au service de la paix et de la justice.

- Une orientation essentielle pour les monastères bénédictins consiste dans l'« évangélisme » ou l'« évangélisation » qui doit être perceptible pour toute personne qui nous approche. Un jour, je demandai à un médecin qui était devenu oblat dans un monastère la raison du choix de ce monastère. Il me répondit : « Parce que dans cette communauté, j'ai senti que les frères étaient des personnes normales avec leurs problèmes communs et leurs défauts, comme n'importe qui dans le monde ». Je n'ai pas voulu lui poser de question sur les autres moines des autres monastères qu'il avait connus. J'ai interprété cette revendication d'évangélisation comme une manifestation de simplicité humaine.
- Je suis convaincu que la parole suivante de l'Évangile s'applique aussi à nous : « Qui veut sauver sa vie la perdra; mais qui perdra sa vie à cause de mon amour et acceptera de perdre sa vie pour moi, la sauvera » (Marc 8, 35). Un monastère fermé sur lui-même de peur de perdre ses valeurs traditionnelles pourrait se transformer en un beau musée. Les gens le visitent et trouvent cela beau; ils sont curieux de savoir ce qui se passe de l'autre côté de la clôture, mais personne ne vit dans un musée. La seule issue pour le monachisme consiste dans un monachisme évangélique non centré sur lui-même mais orienté vers le service des autres, agissant de sorte que nos monastères puissent clairement être des « écoles du service du Seigneur » pour toute l'humanité d'aujourd'hui.
Dans une Église évangéliquement orientée vers les autres, un monachisme qui interprète les mots de la *Règle* « Tout doit être accompli à l'intérieur des limites du monastère lui-même » comme une attitude d'autosuffisance et d'égoïsme ne fait pas de sens. Dans la manière de prier, dans l'organisation quotidienne de la vie, dans le travail, comme dans la formation de membres, tout doit être accompli à partir du souci pour les autres et non pour soi. C'est la manière de vivre l'esprit du chapitre 7 de la *Règle* et de suivre Jésus Christ comme le Serviteur souffrant pour Dieu. Ceci nous amène à valoriser la dimension monastique inhérente à toute personne humaine. Dans un monachisme qui serait auto-référent et centré sur lui-même, les moines et les moniales croient qu'ils n'ont rien à voir avec ce qui se passe dans le monde. Ils sont étrangers aux problèmes et aux souffrances des autres. Des questions comme celles des droits humains, de la paix et de la justice sont considérées comme complètement étrangères et sont peu prises en compte et considérées par de tels monastères.
- la participation à la vie de l'Église locale dans la gratuité et dans une relation du type frère/sœur, et non à titre de composante du clergé ou comme agents pastoraux, mais comme une communauté chrétienne qui



fait partie de l'Église, qui participe dans l'Église locale et qui est capable de vivre un engagement en relation avec cette Église. Dans un tel contexte, les oblats peuvent maintenant apporter une contribution plus importante. Et ils le font s'ils approfondissent une « mystique » ecclésiale du processus de paix, de justice et de respect de la création.

4. Les racines œcuméniques de l'oblation

Dans l'encyclique *Tertio Millenio Adveniente* qui convoquait les catholiques au Grand jubilé de l'an 2000, le pape Jean Paul II nous propose la réflexion suivante : « Parmi les péchés qui nécessitent un engagement approfondi à la pénitence et la conversion, nous devons absolument inclure ceux qui mettent en danger l'unité qui est le vœu de Dieu pour son peuple. (TMA n. 34).

Au vingtième siècle, les papes demandèrent fréquemment que les moines et les moniales approfondissent la dimension œcuménique de leur vocation. Durant l'avant-dernier Congrès des Abbés, Jean Paul II a consacré une partie importante de son allocution aux abbés et abbesses, demandant que les monastères assument encore davantage cette vocation œcuménique. Il ne s'agit pas d'une demande fortuite ou isolée. Il s'agit plutôt d'une connaissance approfondie de la vocation monastique comme une voie qui doit être essentiellement œcuménique. Le mot « moine » vient du grec « monos », qui signifie « un » mais aussi, « le seul » ou « le réuni ». Selon Roger Schutz, prieur de Taizé, quiconque est chrétien ne peut atteindre une vraie unification intérieure sans approfondir sa spiritualité de communion. Si les moines vivent une vie de cénobite (*koinos/bios*), c'est précisément pour cette raison. Ce n'est pas un hasard que ce *Koinonia* soit si présent dans le catéchisme du monachisme cénobite primitif, celui de Saint Pacôme. Le cénobite est le moine ou la moniale de la communion⁹.

La tradition de l'ordre bénédictin a une belle histoire de vocation œcuménique. Être un moine, c'est chercher l'unification de soi-même. Toutefois, l'unité intérieure est essentiellement liée à une recherche de la communion entre interecclésiale et humaine. Il ne s'agit pas de transformer les monastères en centres de pastorale œcuménique, mais plutôt d'en faire des lieux où la dimension œcuménique de la foi est approfondie par un cheminement spirituel et monastique. Ceci est la base du processus conciliaire, fondé sur une réflexion et sur un engagement par rapport à la paix, à la justice, et au respect de la création.

Dans un premier temps, il ne s'agit pas d'un programme d'activités extérieures, mais plutôt d'une façon de croire et de vivre le chemin de la conversion et de rechercher l'intimité avec Dieu. Puisque les oblats sont des frères et des sœurs qui vivent la spiritualité monastique dans le monde, avec leurs familles et dans leur milieu de travail, ils sont engagés dans cette mission toute spéciale qui consiste à aider les monastères à redécouvrir cette



dimension oecuménique de la vocation monastique et à s'engager effectivement à aller par-delà les divisions pour atteindre l'unité visible des chrétiens en communion avec les autres religions. Cet oecuménisme spirituel, basé sur la prière, l'humble tâche de rendre témoignage et le dialogue, constitue ce que le père Paul Couturier appelait déjà le « monastère invisible », une communauté monastique plus large que les membres capitulaires d'une abbaye ou d'un prieuré donné. Il inclut, en premier lieu, des oblats qui acceptent la responsabilité de soutenir le lien entre l'humanité et le cosmos, qui développent dans leurs familles, leur travail et dans les autres aspects de leur vie, un mysticisme de recherche de la paix, une spiritualité de dialogue et de communion dans tout ce qu'ils vivent par leurs prières, leurs paroles et leurs actions.

5. La paix: vœu d'oblation monastique

Partout au monde, et dans diverses religions et chemins spirituels, le nombre de fidèles qui consacrent leur vie à une paix mystique augmente. Ils découvrent la paix comme voie de rencontre de Dieu, qui, comme l'indique la Bible, compte parmi ses noms celui de la paix : « Le Seigneur est notre paix » (Jérémie 23). Dans les premiers siècles, certains chrétiens sacrifièrent leur vie afin de ne pas prendre les armes, considérant que la violence ne leur était pas permise. Dans un monde comme le nôtre, plus que jamais l'humanité a besoin des offrandes de paix : des personnes qui se consacrent à la cause de la paix au nom de Dieu.

De manière concrète, cette offrande de paix est un geste prophétique qui dénonce la culture de l'individualisme et le matérialisme compétitif qui détruisent la paix parce qu'ils menacent la survie des pauvres et l'avenir de notre planète. Dans une culture néo-libérale où tout est privatisé afin d'atteindre la richesse, des groupes de chrétiens semblent même vouloir privatiser la foi chrétienne. C'est comme s'ils voulaient que la foi devienne un credo doux, détaché de toute responsabilité envers les autres. Dans ce contexte, la vocation bénédictine, vécue par les moines et par les moniales ainsi que par les oblats, doit être vécue de plus en plus comme une promesse de communion. Ceci implique une plus grande simplicité dans nos communautés afin de témoigner d'une ouverture réellement fraternelle ; il nous faut établir dans les monastères une simplicité fraternelle. Il est nécessaire, à tout prix, d'éviter un mode de vie favorisant la compétition entre les membres. Il nous faut réorganiser le leadership et les fonctions dans le monastère afin qu'ils ne ressemblent pas à des opportunités hiérarchiques en vue du pouvoir. Nous devons témoigner dans nos monastères d'une vie davantage cénobitique, avoir des fonctions qui sont plus charismatiques qu'administratives et plus orientées vers le service que vers la recherche de privilèges et l'acquisition d'un statut à l'intérieur et à l'extérieur du monastère. Dans une société autoritaire et qui pratique l'exclusion, c'est



seulement en insistant sur ces exigences que nous parviendrons à être pour le monde une promesse prophétique de simplicité et d'inclusion.

6. La justice comme soif spirituelle

La sainte *Règle* insiste : « Rien, absolument rien, n'est à préférer à l'amour du Christ ». Ceci n'a rien à avoir avec l'amour que nous éprouvons pour le Christ, mais l'amour de Jésus Christ Lui-même que cette règle nous invite à assumer comme le nôtre. Nous sommes donc appelés à aimer précisément avec l'amour du Christ. Aimer qui et quoi ? Ceux et celles que Jésus a aimés. Dans la lettre aux Philippiens, Paul insiste : « Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ » (*Philippiens 2,5*) Ceci veut dire suivre Jésus, choisir de se rendre semblable à Jésus : nous sommes des personnes et des communautés christiques qui sont devenues semblables à Jésus. Concrètement, qu'est-ce que cela veut dire ?

Jon Sobrino, le grand théologien du San Salvador et ami personnel de l'archevêque Oscar Romero, écrit : « Être comme Jésus signifie l'imitation de la structure fondamentale de Sa vie. Cela implique de prendre pour soi-même la mission et le comportement de Jésus, vivant comme Lui avec la miséricorde envers les autres en tant que structure et principe permanent de la vie, c'est accepter de prendre sur soi-même le péché du monde et de recevoir la résurrection du Père, par la puissance de l'Esprit »¹⁰.

Les évangiles racontent que Jésus a vécu sa relation au Père de la même manière qu'il s'entretenait avec son peuple, révélant ainsi à chacun son intimité avec Dieu. Ainsi a-t-il rencontré une samaritaine, un officier romain, une femme syro-phénicienne, mais aussi Simon, le pharisien, Nicodème, le jeune homme riche et toutes ces personnes qui se sont trouvées sur son chemin et tous ceux dans le cheminement desquels Jésus s'est inséré.

Rencontrer Jésus, c'est ouvrir son cœur à la solidarité comme expression de la recherche de la face de Dieu ; c'est une caractéristique de la spiritualité biblique. Au milieu de la souffrance et la guerre, Simone Weil écrivait : « la douleur éparpillée sur toute la terre m'opprime et m'est une obsession au point d'annuler mes facultés. Et je ne peux pas les retrouver ni me débarrasser de cette obsession si moi-même je n'ai pas une grande participation aux souffrances et aux dangers. Il s'agit d'une condition indispensable à ma survie »¹¹.

Je n'ai aucune idée concrète du nombre de moines et de moniales, ni du nombre d'oblats bénédictins qui peuvent dire cela aujourd'hui. Il y a deux ans, le 15 février 2002, les Nations Unies estimaient que plus de 10 millions de personnes sur tous les continents et dans les cités et capitales les plus diverses du monde, ont manifesté sur les places publiques leur réprobation vis-à-vis de



la guerre en Irak. Toute notre communauté à Goias, même le Père Pedro qui avait 80 ans et avait choisi d'être un moine ermite, décida d'être présente et de participer en tant que moines. Nous avons fait de même au Forum Social du Tiers-monde à Porto Alegre ; nous sommes allés en tant que moines afin d'offrir aux participants du monde entier un espace de prière oecuménique et de dialogue spirituel. Aux États-Unis, le prieuré de Weston au Vermont s'est déclaré clairement contre la guerre, contre la peine capitale et en faveur de la paix. J'ignore combien de communautés monastiques et combien d'oblats pensent que ce type de manifestation découle de notre vocation bénédictine, mais cela démontre que la solidarité est un chemin spirituel.

J'ai écrit à un ancien Abbé Président de ma congrégation (les moines de la congrégation de Subiaco) que j'avais l'impression que si quelques-uns de nos chapitres s'étaient déroulés sur la Lune ou la planète Mars, ils ne seraient guère différents de ce qu'ils ont été. Ce qui se passe dans le monde et les problèmes de l'humanité les intéressent seulement si cela met en danger l'économie du monastère ou si cela crée des problèmes de sécurité pour le monastère. Je crois que nous devons appliquer ce que le pape Jean Paul II a dit plusieurs fois : « la conversion évangélique consiste à passer de l'individualisme à la solidarité comme principe de vie et comme façon permanente d'exister. Cela exige non seulement la conversion des personnes, mais aussi des structures. C'est une conversion structurelle »¹².

La proposition consiste à opter pour la justice du Royaume de Dieu tout comme les moines anciens cherchaient le silence, la solitude, et à vivre « avec eux-mêmes » comme l'affirme Saint Grégoire le Grand en se référant à Benoît. Cela implique la compréhension du souci pour la justice et pour la solidarité non seulement considérées comme des actes isolés de miséricorde, mais comme principe fondamental de la vie, comme Jésus l'a vécu. La solidarité comme principe de spiritualité se nourrit de la méditation de la Parole de Dieu (*Iectio divina*) et de la prière comme expérience de vie guidée par ces moyens que sont la Parole de Dieu et la puissance de l'amour du Saint Esprit.

Je suis convaincu qu'une condition fondamentale de cette justice du Royaume et de la spiritualité monastique consiste à dépasser la culture patriarcale qui pendant plusieurs siècles a dominé l'Église et les relations à l'intérieur de nos propres monastères. Dans le monde, cette culture patriarcale a engendré les situations telle que le colonialisme, l'esclavage et même la guerre. C'était cette culture patriarcale qui appliquait à l'exploration du monde, le même raisonnement qui régissait les relations entre l'homme et la femme. Si nous désirons effectivement nous engager spirituellement, en tant que moines ou qu'oblats, dans la recherche de la paix, de la justice et du respect de la création, il nous faut prendre l'engagement de lutter contre les situations d'injustice envers les femmes. Bien qu'on ne le mentionne pas souvent, il est une fait : c'est qu'à l'intérieur du christianisme, la vie monastique a pris naissance dans un contexte où les femmes avaient une grande importance et



une certaine priorité. Dans la patrologie, les premières références à la vie religieuse sont aux vierges consacrées et aux veuves qui adoptèrent un style prophétique de vie ecclésiale ou de service radical pour l'édification du Royaume de Dieu. Plus tard, au IV^{ème} siècle, nous savons que saint Augustin écrit sa première règle pour une communauté de femmes et que Saint Pacôme rédige une règle pour le monastère de femmes dirigé par sa soeur Maria. Il est évident qu'aujourd'hui les femmes sont soumises à des règles écrites par des hommes. Et l'histoire de la vie religieuse est un peu la même chose. Les femmes vivent à l'intérieur de structures développées à partir de modèles masculins. Souvent, elles ne s'en rendent même pas compte elles-mêmes.

J'aborde cette question en lançant un défi. Quelques communautés monastiques « branchées » ont redécouvert une dimension féminine, une dimension féministe - si vous voulez - de spiritualité qui nous touche tous, hommes et femmes, qui transforme les relations (il s'agit d'une question de type de relation) et qui est une interpellation prophétique pour toute l'Église. Mais en particulier, cette dimension renouvelle la compréhension de la vocation monastique et nous donne une vitalité nouvelle à notre manière de vivre la paix, la justice et la communion avec l'univers.

7. Respect de la création comme acte de divinisation

La divinisation est l'expression qu'employaient les Pères de l'Église orientale et quelques-uns moines des premiers temps pour décrire le processus de conversion qui consiste à laisser emporter par la Parole de Dieu. Cela signifie laisser la présence intérieure de l'Esprit s'épanouir en nous et s'exprimer. Ce travail revêt des aspects variés et emprunte plusieurs voies. Une dimension touche la relation d'amour et de soutien pour la création.

En opposition à l'interprétation qui prétend que la Bible commande aux humains de « subjuguier » ou de dominer la nature d'une manière oppressive à la manière d'un tyran, la parole originale et le contexte du livre de la Genèse pourraient être interprétés dans une autre direction : « croissez, et multipliez-vous, et soyez des êtres divins pour le bien de la Terre ». En d'autres mots : soyez pour la Terre ce que Dieu est pour vous. Nous sommes représentants du Dieu qui est amour pour l'univers.

En fait, la Bible accorde beaucoup d'importance à la relation entre les humains et la création, car elle a pris naissance dans des sociétés qui ont divinisé la nature même au prix de sacrifices humains. Il était nécessaire de libérer les humains et de révéler leur dignité qui est unique. Mais la libération ne doit pas conduire à l'oppression de la nature par les humains, mais plutôt vers une relation de communion avec la nature et entre frères et soeurs. Toujours sur ce point, la relation entre le christianisme et les autres religions peut être éclairante, car dans certaines religions orientales et dans des religions



autochtones et africaines, la relation avec la nature est marquée par le respect et la révérence, sans qu'il y ait pour autant oppression des humains.

Nous venons de décrire comment la foi se transforme en une option pour la justice et pour la solidarité. Cette justice et cette solidarité ne peuvent pas que concerner la génération actuelle. Nous devons vivre l'aujourd'hui de Dieu sans oublier notre responsabilité envers les générations futures. Dans un moment difficile pour son peuple, un chef de tribu iroquoise a dit : « Nous sommes responsable pour notre peuple. Nous devons prendre des décisions qui prennent en considération la vie et le bien-être de la septième génération qui viendra après nous. Chaque fois que nous décidons, nous devons nous demander : « est-ce que la décision que nous prenons maintenant bénéficiera à nos descendants jusqu'à la septième génération ? » Que ce soit notre règle de conduite »¹³.

Chacune de nos attitudes et de nos décisions implique une responsabilité non seulement envers nos frères et nos sœurs actuels, mais envers les générations futures. C'est ce que nous appelons aujourd'hui le « développement durable ». Nous préférons parler simplement de « durabilité » - ce qui n'est pas synonyme de « supportable » dans le sens de voir à quel point la Terre et les êtres vivants peuvent être exploités sans qu'ils ne meurent ou sans mettre en péril la vie de la planète. Le concept de « durabilité » désigne une approche qui assure que la Terre et les êtres vivants puissent cohabiter dans la justice et le respect. Nous devons appliquer à toute la création, aux êtres vivants, à l'eau et au sol, ce que la *Règle* dit quand elle nous exhorte à utiliser tous les objets du monastère comme les vases sacrés de l'autel. Il est bon de voir toute la création comme l'ensemble des éléments du monastère cosmique de Dieu. Nous devons tous nous considérer comme les oblats de ce monastère divin.

« Montrez-moi ceux qui aiment, et ils vont comprendre ce que je dis. Trouvez-moi ceux qui désirent, ceux qui marchent dans ce désert, ceux qui ont soif et qui soupirent dans leur recherche de la fontaine de la vie. Montrez-moi ces personnes, et ils sauront ce que je veux dire » (Saint Augustin)¹⁴.



NOTES:

1 *Bajar al encuentro de Dios* est le titre d'un très beau livre écrit par le Père Gonzales Baeta sur la vie religieuse vécue parmi les pauvres. Je conseille ce titre (inspiré de la lettre aux Hébreux, 13,13), car pour moi il exprime très bien le défi auquel doivent faire face aujourd'hui les communautés monastiques et les oblats bénédictins afin de mieux vivre une spiritualité qui soit renouvelée et inspirée par la règle bénédictine.

2 Marcel Barros est un moine bénédictin, prieur du Mosteiro da Anunciação do Senhor, un prieuré dépendant de l'Abbaye de Notre Dame (Tournay, France) un monastère de la congrégation de Subiaco des moines bénédictins. Marcelo est un expert biblique reconnu au Brésil, conseiller à la Pastorale de la Terre, et auprès de diverses organisations œcuméniques. Il est auteur de 27 livres, dont cinq traduits en italien et d'autres en espagnol.

3 E. Bianchi, *Siamo laici senza importanza* dans "Il Regno-attualità" 16, 15/09/1994, p. 499

4 Nous pouvons appeler une « Église de chrétienté » une Église qui cherche à absorber la société. Au lieu de reconnaître que le Royaume est le point de référence fondamental, l'institution cherche à s'affirmer elle-même d'une manière absolue et exclusive. Elle s'emploie à garantir ses privilèges, à imposer sa propre culture, à occuper tout le terrain et à s'imaginer qu'elle est la seule expérience humaine valide (Mario Carabelli, d'une conférence au monastère).

5 Cité par FAUSTINO TEIXEIRA, "Diálogo Inter-religioso: o desafio da acolhida da diferença", dans "*Perspectivas Teológicas*", Juillet-août, 2002.

6 Cf. LYNN WHITE: "The Historical Roots of our Ecologic Crisis", dans *Science* 115, mars 1967, pp. 1203-1207. M. HORKHEIMER, *Ecclisse della ragione*, Torino, Einaudi, 1969, p. 93. cité par A. RIZZI, dans *Teologia ed Ecologia*, Roma, Ed. Ave, 1992, p. 46.

7 ST. ÉTIENNE DE MURET, *Livre de la Doctrine*, cité dans *Connaissance des Pères de l'Église*, nos 19-20, p. 50 (à l'endos de la page couverture).

8 RAIMON PANIKKAR, *L'Éloge du Simple*, Paris, Ed. du Cerf, 1989.

9 Cf. le plus beau livre par une moniale trappistine de France : MONIQUE SIMON, *La vie monastique : lieu œcuménique*, Paris, Ed. du Cerf, 1997, voyez surtout p. 19. (Elle est trappistine du Mosteiro de Nossa Senhora da Paz-Deus, un prieuré cistercien fondé en 1970 dans la Cévenne).

10 JON SOBRINO, *El Principio Misericordia*, Salamanca, Ed. Sal Terrae, 1992, Traduction: Vozes, p. 31.

11 S. WEIL, *Écrits de Londres*, Gallimard, Paris, 1957, p. 13.

12 Cf. JEAN PAUL II, *Encyclique sur la responsabilité sociale de l'Église : Sollicitudo Rei Socialis* 38.

13 Cité par J. RIFKIN, *Guerras del tempo*, Milan, 1987, p. 76.

14 SAINT AUGUSTIN, *Traité sur l'évangile de Jean*, 26, 4. Cité par *Connaissance des Pères de l'Église*, 32, décembre 1988 (tiré de la couverture).

PP